

# Le français de l'altérité intime

Simona Modreanu

Université Alexandru Ioan Cuza, de Iași, Roumanie

## Introduction : langue et identité, des convergences ?

Chaque langue est l'écho d'une autre<sup>1</sup>. C'est en tout cas ce que démontre dans un brillant essai Daniel Heller-Roazen, professeur à l'université de Princeton. La vie même de l'auteur est exemplaire à cet égard : né à Toronto en milieu anglophone, il a reçu une éducation francophone, puis a fait des études de latin et grec avant de se spécialiser en allemand, tout en approfondissant la pensée médiévale et en apprenant dans la foulée l'arabe classique, l'hébreu biblique, le français ancien et le vieux provençal. Daniel Heller-Roazen développe le concept d'écholalie, un phénomène exceptionnel, jusque-là exploré par les seuls érudits, et qui se définirait par la répétition automatique des mots prononcés par autrui. Sans se limiter à cette acception médicale, le professeur canadien donne à l'écholalie un sens inédit, par lequel chaque langue se fait l'écho d'une autre, dont elle ne cesse de porter témoignage. Parmi les nombreux exemples qu'il analyse ; celui de l'écrivain Elias Canetti, parlant dès l'enfance le ladino et le bulgare avec ses proches, puis l'anglais à Manchester et enfin contraint, dans la francophone Lausanne, d'apprendre difficilement l'allemand, phrase après phrase, de la bouche de sa mère... avant d'arriver à la conclusion qu'il n'existe aucune langue véritablement maternelle !

Cependant, l'écholalie n'a pas que des adeptes. Pour sa part, le philosophe Jacques Derrida, Juif pied-noir né à Alger et pratiquant ainsi un français dans lequel résonnent des échos d'hébreu, de ladino, d'espagnol, d'arabe, est l'auteur d'une véritable « Loi » selon laquelle « *On ne parle jamais qu'une seule langue* »<sup>2</sup>. Dialoguant avec le « *monolinguisme de l'autre* », Derrida affirme habiter et se laisser habiter par une seule langue, le français, qui n'est cependant pas tout à fait l'idiome de l'Hexagone et ne représente pas un choix ou un héritage, mais un legs colonial.

---

1 – Daniel HELLER-ROAZEN, *Écholalies. Essai sur l'oubli des langues*, Paris, Seuil, 2007.

2 – Jacques, DERRIDA, *Le Monolinguisme de l'autre*, Paris, Galilée, 1996, p. 25.

Selon lui, il est temps de reconnaître que l'architecture globale des langues -péniblement édifiée et actuellement menacée- ne se fondait nullement dans le passé sur l'« intégration », mais toujours sur la « différence ». Pour les projets de construction européenne, les frontières, les tensions et les conflits nationaux et sociaux ont toujours été constitutifs de la recherche d'une identité commune et multiple à la fois. La viabilité et l'exactitude des images de l'Europe, des Amériques, de l'Afrique ou de l'Asie ont toujours dépendu de ce que l'élément de tension et d'hétérogénéité y restait visible. Car même la « différence » signifie une relation culturelle, suppose l'échange et le contact, permet la perception réciproque mais aussi la compréhension.

L'ethnologie en a ainsi déduit une théorie de l'interculturalité. L'aptitude à la compréhension sociale y est décrite comme la conséquence de contacts culturels qui peuvent être consensuels comme conflictuels. Donc, la capacité de compréhension est expressément liée à celle de déterminer les différences, car l'aptitude à dépasser la frontière entre le « propre » et l'« étranger » dépend de la connaissance de cette construction de contraires : seul celui qui a conscience des différences culturelles peut les briser en tant que constructions mentales.

Le modèle d'une image du monde et de l'homme, systématiquement développée à l'époque des Lumières, mettait en avant un « élément étranger », progressivement conçu comme l'« élément autre ». Or, cet *Autre* n'existe plus seulement à l'extérieur, mais aussi à l'intérieur de notre propre univers, permettant une nouvelle stratégie de l'autorenforcement cognitif et culturel faisant de cette image réflexive du monde une idée centrale de la modernité et de la postmodernité. Aujourd'hui, les différences sont moins nationales que transversales.

Plus que tout autre déterminant, la langue fonde l'essence d'une identité culturelle. Comme condition et produit de la culture, le langage se pluralise en fonction des individus, des contextes sociaux, économiques, régionaux, mais aussi en fonction des rapports de pouvoir et des enjeux qui traversent la société. Dans une perspective communicationnelle, l'individu n'est pas une monade, mais un être communicant, dépendant donc moins de ses origines que de ses choix de vie, de ses relations, de son milieu. Ainsi, l'identité n'est plus conçue comme un état, un vase clos, mais comme un processus évolutif, qui n'additionne pas des fragments successifs, isolés ; c'est une activité sans répit, souvent surprenante. Notre discours ne s'adresse pas à autrui, mais s'édifie *avec* l'autre dans une relation mouvante et flexible.

Avec la langue maternelle, nous entretenons de fait une relation d'appartenance, obligatoire, un peu comme dans les mariages arrangés par les parents. Alors qu'avec une langue étrangère, surtout quand elle fait l'objet d'un choix raisonné, la relation reste davantage fondée sur la réciprocité, à l'image d'un mariage d'amour. L'enrichissement devient alors permanent et à double sens. Certes, comme dans n'importe quel couple, il y a des remous, des révoltes, des malentendus ponctuels. Mais somme toute, le fluide créateur, revigorant et libre, s'amplifie et s'embellit continuellement.

Selon Tzvetan Todorov, le terme « bilinguisme » désigne l'emploi de deux langues par un même sujet, alors que le « dialogisme » se réfère à la coprésence, chez lui, de deux discours ; « *dans la perspective de la linguistique structurale, la parole n'est qu'une manifestation particulière de la langue, et le dialogisme qu'une variante affaiblie, un écho dégradé du bilinguisme* »<sup>3</sup>. Cependant, Todorov remarque que l'inverse est tout aussi valable si l'on se place dans l'optique d'une théorie de l'énonciation. Dès lors, le dialogisme, voire le polylinguisme, devient le cas général : tout sujet pratique, en le sachant ou non, une pluralité de discours. Le bilinguisme, ou le plurilinguisme, c'est-à-dire la coïncidence entre un type de discours et une langue chaque fois différente, n'est qu'un cas particulier de dialogisme, il est vrai plus voyant, plus impressionnant qu'un autre. Placer le bilinguisme dans le cadre du dialogisme, c'est aussi le considérer en relation directe avec le problème de la coexistence des modèles culturels au sein d'une même société ou avec celui de la multiplicité intérieure de la personnalité, plutôt que d'en faire une question de pure linguistique.<sup>4</sup>

C'est ainsi que le français peut constituer un espace culturel exceptionnel ou, pour briser un cliché en le décomposant dans ses éléments constitutifs, *un lieu commun* de la création, un *topos* où deux ou plusieurs langages différents se rejoignent et forment une seule et unique vision, celle de celui qui réside dans l'interstice d'un l'Entre-deux-mondes. Un univers personnel, différent pour chacun, pour celui qui n'est ni d'ici, ni d'ailleurs, et partout à la fois.

---

3 – TODOROV, T., « Bilinguisme, dialogisme et schizophrénie », dans *Du Bilinguisme* (Bennani Jalil éd.), Paris, Denoël, 1985, p. 11.

4 – *Ibid.*

## Pluralité du bilinguisme

Après la longue parenthèse castratrice (à plusieurs égards) du colonialisme, suite aux vagues successives et toujours grandissantes de l'immigration, il est de plus en plus difficile de garder, de reconstituer ou de cerner une identité culturelle et, partant, une identité linguistique. Prenons le cas de l'Afrique, où une mosaïque de peuples et de communautés qui se partagent un passé récent marqué par l'esclavage et la colonisation ne saurait se vanter aujourd'hui d'une culture « authentiquement africaine » exprimant encore son identité. L'Afrique est le continent qui compte le plus de langues (près d'un millier), parfois pratiquées par quelques villages et même souvent par un seul. Rien qu'au Mali, on en parle 30 ! Alors, n'est-il pas légitime de se demander si la transition, le plus souvent brutale au départ, vers l'imaginaire et l'expression linguistique de l'Occupant (le français en l'occurrence, mais le même raisonnement vaut pour l'anglais ou le portugais) n'a pas fini par ouvrir une porte sur le monde et par affermir les fondements d'une civilisation, tout en l'amputant de son label majeur qui est la langue ? Peut-on encore parler d'identité singulière dans ce cas ? et de quelle identité s'agit-il ? Le français charrie la différence en l'articulant à sa façon. La mémoire trahit ses archétypes anciens en s'ajustant autrement, mais nourrit de ses innombrables sources souterraines ce terreau métissé, où l'on n'est plus tout à fait le même, ni tout à fait un autre.

Au fond, le bilinguisme n'est dévastateur que pour l'orgueil d'une langue (là aussi, elle nous ressemble tant). Mais au fond, investir la langue de l'autre, se laisser envahir par toutes les voix qui murmurent derrière le son qu'on émet, c'est faire un pas de plus vers la reconquête de la Tour de Babel, telle que les hommes parlant la langue adamique l'avaient imaginée... Voir dans une langue un être à combattre, à soumettre, à biaiser, ou au contraire un camarade de jeu, une histoire d'amour ; la subir comme un joug incontournable ou en faire l'objet d'une élection passionnelle : tels sont deux pôles principaux du positionnement par rapport au français des écrivains qui l'utilisent... avec un petit pôle médian, incarné entre autres par Andreï Makine : ceux qui ont reçu en héritage la fascination pour cette culture majeure et sa langue.

Selon Abdelilah Nejmi, le bilinguisme peut conduire à s'exprimer dans deux langues : l'écrivain écrit bien dans une seule langue... mais « *l'autre la double en profondeur ; une langue travaille contre l'autre (au double sens), lui sert de complément. C'est un peu comme si un écrivain se réfléchissait dans deux*

miroirs »<sup>5</sup>. Ce qui rejoint le point de vue d'Abdelkébir Khatibi, pour lequel « la langue "maternelle" est à l'œuvre dans la langue étrangère. De l'une à l'autre se déroulent une traduction permanente et un entretien en abyme, extrêmement difficile à mettre au jour »<sup>6</sup>.

D'un côté, on a donc les auteurs qui se servent du français tout en le haïssant, tributaires de cette situation conflictuelle issue du colonialisme, que le même Khatibi synthétise bien en parlant « d'une langue qui travaille contre l'autre »<sup>7</sup>. Assia Djebar, dans *L'Amour, la fantasia*, désigne ainsi le français comme sa langue « marâtre » (p. 240). Pour ces écrivains-là, le français est synonyme de soumission, d'un étranglement identitaire qui se traduit tout d'abord par la langue du conquérant qui engloutit les langues dominées : « Comment écrire alors que ton imaginaire s'abreuve, du matin jusqu'aux rêves, à des images, des pensées, des valeurs qui ne sont pas les tiennes ? Comment écrire quand ce que tu es végète en dehors des élans qui déterminent ta vie ? Comment écrire dominé ? »<sup>8</sup>

Ou encore : « C'est ainsi que, à l'âge de vingt et un an, à mon arrivée en Suisse, et tout à fait par hasard dans une ville où l'on parle le français, j'affronte une langue pour moi totalement inconnue. C'est ici que commence une lutte pour conquérir cette langue, une lutte longue et acharnée qui durera toute ma vie. Je parle le français depuis plus de trente ans, je l'écris depuis vingt ans, mais je ne le connais toujours pas. Je ne le parle pas sans fautes, et je ne peux l'écrire qu'avec l'aide de dictionnaires fréquemment consultés. C'est pour cette raison que j'appelle la langue française une langue ennemie, elle aussi. Il y a encore une autre raison, et c'est la plus grave : cette langue est en train de tuer ma langue maternelle »<sup>9</sup>.

Cependant, le recours à une autre langue dépasse de loin les rancœurs et les révoltes accumulées le long du temps, pour creuser ontologiquement l'essence même de la nature humaine ; il en va ainsi de l'écrivain marocain Abdelkhébir Khatibi déjà cité : « *Quand j'écris en français, ma langue maternelle se met en retrait, elle s'écrase. Elle rentre au harem. Qui parle alors ? Qui écrit ? Mais elle revient (comme on dit). Et je travaille à la faire revenir quand elle me manque* »<sup>10</sup>.

---

5 – Abdelilah NEJMI, « Discussion », dans *Du Bilinguisme*, op. cit., p. 143.

6 – Abdelkhébir KHATIBI, « Incipits », dans *Du Bilinguisme*, op. cit., p. 171.

7 – *Ibid*, p. 194.

8 – Patrick CHAMOISEAU, *Écrire en pays dominé*, Paris, Gallimard, 1997, p. 17.

9 – Agota KRISTOF, *L'Analphabète*, Genève, Ed. Zoé, 2004, pp. 23-24.

10 – Abdelkhébir KHATIBI, *Pro-Culture* n° 12 (Spécial Khatibi), Rabat, 1978, p. 49.

Et pourtant le même auteur avait passionnément lancé l'appel intitulé « *Apprends-moi à parler dans tes langues* »<sup>11</sup>, se rapportant à la littérature maghrébine. Mais cette injonction peut parfaitement s'appliquer à tout écrivain « atterri » dans l'espace linguistique du français. Et pas seulement.

## **Français, mon amour !**

Pour d'autres auteurs, non issus de la situation coloniale, le choix du français en tant que langue d'expression scripturale est resté libre. À ce titre, la condition d'Andreï Makine est particulière. Elle s'inscrit dans une situation où ce choix, bien que non forcé, s'insère dans une longue tradition culturelle : l'héritage franco-russe. À ce sujet, Robert Jouanny précise : « *Dans bien des cas, qu'il serait vain de continuer à énumérer, le choix, momentané ou définitif, de la langue française comme langue d'expression littéraire, ne saurait donc être considéré comme résultant exclusivement d'une libre décision, qui engagerait la seule personne de l'écrivain. Qu'il s'agisse pour lui de suivre un mode de vie bourgeois, répondant à un certain conformisme intellectuel, qu'il s'agisse pour un misérable exilé de saisir la branche de salut qui lui permettra de surnager et d'échapper à sa solitude, ou encore de s'insérer dans une situation historique ou familiale, voire dans un environnement quotidien, l'individu est tributaire de l'Histoire et de son histoire* »<sup>12</sup>.

Dans les romans d'Andreï Makine, l'on rencontre des langues et des langages divers, car, bilingue, il incorpore des termes russes dans ses textes, par ailleurs tous publiés en français. Ces registres divers représentent un phénomène qui se retrouve dans le roman en général. La seule différence se joue au niveau de la personne de l'écrivain, où les registres, se situant dans deux langues différentes (le russe et le français) s'en trouvent donc multipliés par deux.

Pour Makine, ces deux miroirs dont parle Abdelilah Nejmi, sont constitués par la « langue d'étonnement » (le français) et un « entre-deux-langues » qui peut être le russe ou le français indifféremment, mais elle est surtout le centre vers lequel convergent les crises identitaires. Dans les romans à fort substrat autobiographique, comme ceux de Makine ou du romancier roumain Marius Daniel Popescu, c'est dans la langue que se reflète l'univers du narrateur ou du personnage qui s'exprime dans un langage personnel. Mais la langue lui

---

11 – Abdelkhébir KHATIBI, *Amour bilingue*, Montpellier, Fata Morgana, 1983, p. 131.

12 – Robert JOUANNY, *Singularités francophones*, Paris, PUF, 2000, p. 35.

fait aussi découvrir sa différence, elle est un miroir. Le narrateur du roman *Le Testament Français* porte en lui une greffe française inconnue de ses camarades, un trésor qui renvoie à un autre imaginaire : « *C'était donc cela, la clef de notre Atlantide ! La langue, cette mystérieuse matière, invisible et omniprésente, qui atteignait par son essence sonore chaque recoin de l'univers que nous étions en train d'explorer. Cette langue qui modelait les hommes, sculptait les objets, ruisselait en vers, rugissait dans les rues envahies par les foules, faisait sourire une jeune tsarine venue du bout du monde... Mais surtout, elle palpait en nous, telle une greffe fabuleuse dans nos cœurs, couverte déjà de feuilles et de fleurs, portant en elle le fruit de toute une civilisation. Oui, cette greffe, le français* »<sup>13</sup>.

Selon Bakhtine, devenir conscient de soi incite à se voir avec les yeux de l'Autre. De ce fait, on peut parler autrement de construction identitaire. La place d'une langue et d'un espace intérieur devient plus relative. Dire et se dire de manière polyphonique fait éclater le binôme/trinôme classique de l'unité ontologique, censé identifier le « je » à travers un lieu et une langue. Cela n'a d'ailleurs jamais été le cas. Bon gré mal gré, nous avons toujours été « multiples », produits du frottement entre deux ou plusieurs univers culturels et langagiers. À l'instar de Kafka, qui écrivait dans son *Journal* : « *Voyez-vous, je parle toutes les langues, ... mais en yiddish.* »<sup>14</sup>.

Au siècle passé, sans remonter plus loin, un écrivain ne devait pas se poser trop souvent la question du choix d'une autre langue d'expression que la sienne, sans avoir à intégrer également l'espace de l'Autre. On était d'abord citoyen d'un pays et ensuite seulement créateur dans sa langue. Alors qu'aujourd'hui, on peut devenir « citoyen du français », pour peu qu'on le souhaite et qu'on le pratique convenablement. Nul besoin de changer de lieux ou même de chambre pour changer de rêves. La France est peut-être moins un pays d'accueil, elle n'a peut-être plus l'influence de jadis. Mais sa langue n'a rien perdu de son capital de séduction.

Aujourd'hui, cet engouement perdure et paraît même s'intensifier. Il suffit de regarder du côté des grands prix littéraires de ces dix dernières années. Le résultat est pour le moins surprenant. On y trouve ainsi un Afghane (Atiq Rahimi), un Russe (Andreï Makine), un Grec (Vassilis Alexakis), des Africains (Tierno Monémbo, Alain Mabanckou, Scholastique Mukasonga, Léonora Miano), un Américain (Jonathan Littell...), un Haïtien (Dany Laferrière), une Belge

---

13 – Andreï MAKINE, *Le Testament français*, Paris, Mercure de France, 1995, p. 50.

14 – Franz KAFKA, *Journal*, Paris, Grasset, 2007, p. 216.

(Amélie Nothomb), un Suisse (Joël Dicker)... Ce n'est qu'un petit échantillon illustratif, qui renforce l'idée que réfléchir et créer en français devient attractif pour un nombre croissant d'écrivains originaires du monde entier. En fait, les espaces que le français explore à travers l'imaginaire ont fait reculer toutes les frontières géographiques, tant vers le Sud (de l'Argentine viennent Hector Bianciotti ou Silvia Baron Supervielle, de Cuba Eduardo Manet), vers l'Extrême Orient (Aki Shimazaki est Japonais, (Dai Sijie, François Cheng ou Ying Chen sont Chinois), mais aussi vers le Grand Nord, avec le Suédois Bjorn Larsson ou la Danoise Pia Petersen... sans oublier l'Europe orientale, avec un écrivain roumain assez peu connu dans son pays d'origine, Andrei Vieru... et l'on est loin d'avoir épuisé tous les exemples.

Au-delà des avatars de l'histoire, des enjeux politiques ou des aléas familiaux, pourquoi un écrivain renonce-t-il un jour à sa langue maternelle pour se jeter à l'eau en français, comme l'avait fait Emil Cioran dans l'après-guerre ? Est-ce par passion ? Par nécessité ? Par défi ? Par attraction pour la richesse et le prestige de l'idiome ? Ou bien pour rejoindre les rangs des grands auteurs de la « langue d'accueil » ? Ou encore parce que le trop-plein créateur ne se trouve à peu près bien qu'à cheval entre deux mondes, dans un idiome au bord de l'explosion, qui les excède tous deux ?

*« Au départ, je ne me posais pas la question, explique Atiq Rahimi. Synguê Sabour est sorti directement en français. Jusque-là, j'avais écrit mes livres en persan, mais là, je touchais un sujet tabou dans ma langue maternelle. Or, je ne voulais pas présenter la femme afghane comme un objet caché, sans corps ni identité. Je souhaitais qu'elle apparaisse comme toutes les autres femmes, emplies de désirs, de plaisirs, de blessures. Le français m'a donné cette liberté »<sup>15</sup>.*

Échapper aux rigidités de sa langue d'origine, c'est aussi ce que recherche la romancière vietnamienne Anna Moï : *« En vietnamien, il n'y a pas un mot pour dire "vous" ou "tu". Si j'écris sur une femme, je suis obligée de dire "petite sœur". Si j'ai envie d'inventer une histoire où cette femme aime un homme plus jeune qu'elle, c'est impossible, la langue ne le prévoit pas. Certes, le conformisme est inscrit dans la langue même (à travers les pronoms personnels, par exemple). Mais ce qui me paralyse, ce serait plutôt mon propre rapport à cette langue, dans laquelle j'ai été élevée, et « bien élevée ». Je fuis ma bonne éducation en migrant vers d'autres langues. Plus je m'en éloigne, plus je peux être iconoclaste et dire l'indicible »<sup>16</sup>.*

---

15 – Françoise NOUVILLE, « Pourquoi ils écrivent en français ? », *Le Monde*, le 20 mars 2009.  
16 – *Ibid.*



Nous évoquerons aussi la plasticité particulière du français, qui permet de « *plier les mots dans un sens ou dans un autre* ». Contrairement au danois, une « *quasi-novlangue* » qui « *s'appauvrit* » et ne « *s'interroge pas* » : « *le français ne fige jamais le sens d'un terme*, explique la romancière Pia Petersen. *En cela, il reflète bien la mentalité d'un peuple toujours enclin à contester, interroger, réagir... Une langue indocile, c'est toujours attirant pour un écrivain...* »<sup>17</sup>

Beaucoup d'auteurs soulignent aussi son « universalité ». « *Montesquieu ou Voltaire font souvent parler l'étranger* », note Fouad Laroui, qui est né au Maroc, mais vit aux Pays-Bas, où il écrit ses romans en français et ses poèmes en néerlandais. « *J'ai tout de suite perçu cela comme une invitation. Quand j'ai vu que les Persans ou les Hurons parlaient français, je me suis dit : "pourquoi pas moi ?" C'est ce cercle vertueux qui est intéressant : plus les étrangers écrivent dans cette langue, plus elle devient universelle* »<sup>18</sup>.

Il n'empêche qu'au temps de l'anglais-Roi, ce choix reste paradoxal. Surtout quand, comme Jonathan Littell, l'on peut opter pour une langue ou l'autre. Dans ce cas, c'est souvent la proximité avec les grands auteurs qui fait la différence. Si Littell a voulu être publié chez Gallimard, c'est parce que, dit-il : « *toute ma culture littéraire est issue de ce fonds* ». De même pour l'universitaire américain David I. Grossvogel, qui a choisi d'écrire son premier roman en français parce qu'il portait sur Proust. « *Marcher en français sur les traces du grand Marcel* » représente pour ce fin lettré le *nec plus ultra*. C'est aussi pour « *l'aimer dans sa langue* » que Carlo Jansiti, biographe de Violette Leduc, a choisi d'apprendre le français : « *par souci d'osmose avec mon sujet, par goût du défi. Du pari aussi* ».

Et quel pari ! On mesure mal les embûches qui attendent ces transfuges de la langue. Que de doutes, de ratages... de travail aussi ! Arrivée à Paris à l'âge de 20 ans, Pia Petersen n'avait jamais eu les moyens de s'inscrire dans une Alliance française : « *J'ai pris Le Rouge et le Noir et, chaque jour, je soulignais dix mots que j'apprenais par cœur, sans savoir s'il s'agissait d'un verbe ou d'un nom. Petit à petit, j'ai pu associer le sens et le son. Je me suis inscrite en philo à la Sorbonne. L'examen était anonyme. Je l'ai réussi, je me demande encore comment...* »<sup>19</sup>.

---

17 – *Ibid.*

18 – *Ibid.*

19 – *Ibid.*

François Cheng, lui aussi, a souvent raconté ses années passées à étudier méthodiquement la langue à travers la littérature, siècle par siècle, auteur après auteur...

Des difficultés qui se transforment parfois en avantages. Andreï Vieru, quant à lui, aurait pu écrire en russe, sa langue maternelle, ou en roumain, celle de ses études, mais a finalement tranché pour le français. Il note que cette langue lui permet « *d'imposer une certaine distance* » entre l'auteur et ses écrits : « *Ne pas se laisser contaminer par eux constitue un idéal littéraire quelque peu oublié depuis deux ou trois siècles... Sans compter que les barrières que vous devez franchir quand vous écrivez dans une langue d'emprunt vous prémunissent contre la graphomanie, qui fait partie, pour moi, des maladies honteuses !*<sup>20</sup> »

Autant d'écrivains, autant de parcours. Mais ce que tous mettent en évidence, c'est un formidable appétit pour la langue française. La France y répond-elle comme elle le pourrait, voire le devrait ? Rien n'est moins sûr. À l'instar d'Atiq Rahimi, passé par le lycée franco-afghan de Kaboul, ou d'Anna Moï à Saïgon, nombre d'écrivains soulignent le rôle fondamental des établissements scolaires français à l'étranger. Beaucoup déplorent qu'ils soient souvent, ainsi que les instituts et alliances, en perte de vitesse dans leur pays. « *Quand on y pense, note Pia Petersen, aucun écrivain ne choisit de changer de langue pour écrire en danois. Ou en russe, ou en grec. Si j'étais la France, je m'interrogerais...* »<sup>21</sup>

---

20 – *Ibid.*

21 – *Ibid.*

## Bibliographie

- CHAMOISEAU, Patrick, *Écrire en pays dominé*, Paris, Gallimard, 1997, p. 17.
- DERRIDA, Jacques, *Le Monolinguisme de l'autre ou la prothèse d'origine*, Paris, Galilée, 1996.
- DJEBAR, Assia, *L'Amour, la fantasia*, Paris, J-C. Lattès, 1987, .
- Du Bilinguisme* (collectif), Bennani Jalil éd., Paris, Denoël, 1985, p. 11
- HELLER-ROAZEN, Daniel, *Écholalies. Essai sur l'oubli des langues*, Paris, Seuil, 2007.
- KAFKA, Franz, *Journal*, Paris, Grasset, 2007, p. 216.
- KHATIBI, Abdelkhébir, *La Mémoire tatouée*, Paris, Denoël, 1971.
- KHATIBI, Abdelkhébir, *Pro-Culture* n° 12 (Spécial Khatibi), Rabat, 1978, p. 49.
- KHATIBI, Abdelkhébir, *Amour bilingue*, Montpellier, Fata Morgana, 1983, p. 131.
- KRISTOF, Agota, *L'Analphabète*, Genève, Ed. Zoé, 2004, pp. 23-24.
- JOUANNY, Robert, *Singularités francophones*, Paris, PUF, 2000, p. 35.
- MAKINE, Andreï, *Le Testament français*, Paris, Mercure de France, 1995, p. 50.
- NOIVILLE, Françoise « Pourquoi ils écrivent en français ? », *Le Monde*, le 20 mars 2009.